



Aucun droit à l'erreur?

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

UN AMI QUE BÊTEMENT je chapitrais m'a donné une sacrée bonne leçon: «Ne me juge pas quand je perds les pédales! Laisse-moi péter les plombs en paix, donne-moi au moins le droit à l'erreur. Laisse-moi vivre.» Et en effet, qu'est-ce qu'il me prend de m'octroyer cet abusif pouvoir de juger autrui, de le condamner? Certes, cette folle soif de tout maîtriser me fait repérer illico la paille dans l'œil de l'autre sans que les poutres plantées dans les miens ne me gênent le moins du monde. Ce qui est différent peut faire peur: un comportement, une culture, des idées. Nous sommes probablement peu habitués à ce qui décentre, ce qui déstabilise, ce qui détruit un à un les repères.

Si je hais le discours facile qui vante la différence et se claquemure dans une bête affirmation de soi du style «Laisse-moi être comme je suis et après moi le déluge», je trouve un puissant remède chez Swâmi Prajnâpad: «Tant que vous ne sentez pas: «Il est différent, il est unique, il existe dans son droit», il ne peut y avoir de relation.» Quelle prétention de vouloir sempiternellement rectifier ses proches et leur dicter leur conduite. S'il est bon de se défaire du qu'en-dira-t-on, il convient aussi de laisser l'autre être ce qu'il est, y compris dans ses travers, dans ses faux pas, dans la force d'inertie qui le pousse parfois à commettre les mêmes erreurs toujours et encore...

Soyons clairs: il ne s'agit pas de tout tolérer. L'acceptation n'est pas une résignation, ni une soumission. Comme il serait heureux déjà de juste un peu moins s'ériger en juge. Et ça commence d'abord en repérant tout le fatras passionnel qui réside en notre cœur.

Quand on voit le boulot qu'il faut pour gérer nos pulsions agressives et nos affects, lorsque l'on considère la difficulté inhérente à chaque existence, on ne peut que laisser sa chance au progrès, en abandonnant les accusations pour leur préférer de sains et vigoureux encouragements. Et pourquoi ne pas user d'humour pour désamorcer les émotions perturbatrices? L'autodérision n'a jamais tué.

L'autre jour, tandis que je me promenais avec un ami, un éclat de rire a fusé. Une fille se moquait du gaillard en capuchon qui trébuchait sur le trottoir... Ça tombait plutôt bien, car je venais de m'entretenir, et longuement, avec mon camarade sur le non-jugement, l'acceptation, la liberté intérieure... Un sourire aux lèvres, il m'a regardé et puis a lâché cette formule qui me dérouta: «Qui sommes-nous pour juger... cette conne?» Ces mots puissants ont le mérite de me montrer qu'on peut ressentir à la fois de la colère et de la bienveillance. Et avant tout, oser la non-fixation: cette conne n'est pas cette conne, c'est pourquoi je l'appelle conne... Oui, c'est en considérant sans en faire une maladie mes hargnes dès qu'elles se pointent que je peux laisser tout ça s'évaporer, tranquillement.

Et pourquoi ne pas commencer par nous pardonner nous-mêmes de n'être pas à la hauteur de nos attentes, de tomber dans la mesquinerie, de ne pas être assez vivants, frais, ouverts au prochain? Que celui qui ne s'est jamais laissé aller à la moquerie jette la première pierre. Lorsqu'on évoque le pardon, la tentation narcissique n'est jamais très loin. Se pardonner, ce n'est pas se complaire à se regarder le nombril, mais bien aller de l'avant, toujours.

Si on n'est pas capable d'aimer l'autre avec ses défauts, est-ce qu'on peut encore parler d'amour? Sauf à être un criminel, un sadique ou pire, et encore, nous avons tous le droit au pardon, à la vulnérabilité. Mais

Il convient de laisser l'autre être CE QU'IL EST, y compris dans ses travers

l'ego a peut-être tendance à récupérer ça pour s'installer dans la médiocrité. Au contraire, avec un nouvel élan, nous pouvons réaliser que nous demeurons hyperfragiles, hyperlabiles, et repartir de plus belle vers les progrès. Oui, je ne suis pas à l'abri, comme dit mon fils, de faire une grosse bêtise, mais je suis résolu à faire de mon mieux pour délivrer mon cœur de tout ce qui l'alourdit. Quant à pardonner aux autres, et à commencer par cette passante sur ce trottoir, peut-être se demander: «Qui t'a fait mal?», «avait-elle le choix, vu son histoire, son parcours, son humeur, de réagir autrement?», «qui a eu mal?»... ■

ALEXANDRE JOLLIEN

A 39 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les deux semaines.